

PRÉSENCE DE LA VARENDE
1998

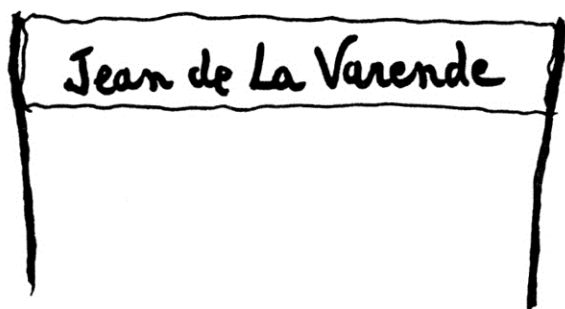
Cette édition originale
spécialement réservée à
PRÉSENCE DE LA VARENDE
16, rue Jean de La Varende
14250 Tilly-sur-Seulles
a été tirée à :

18 exemplaires sur Japon nacré
marqués A à R et réservés
aux membres du Bureau,
50 exemplaires sur vélin Johannot
numérotés de 1 à 50
et réservés aux membres donateurs,
160 exemplaires sur vélin Rivoli
numérotés de 1 à 160 et réservés
aux membres bienfaiteurs,
400 exemplaires sur vergé Rives Classic
numérotés de 1 à 400.

Exemplaire
sur Rives Classic

N^o

... j'ai vu passer le Tour !...



PRÉSENCE DE LA VARENDE
1998

IL serait temps de s'occuper de la bicyclette puisqu'elle va disparaître, comme je me suis intéressé à la hobereautaille, au cheval et à la voile, sur leur déclin. La bicyclette agonise, vous savez... Arrivé une heure d'avance à la gare de Bernay, car j'ai-
mais tendrement qui j'y venais chercher, j'ai compté trente-deux vélomoteurs ou scooters pour seulement sept bécanes. C'est donc le glas de la petite reine ; n'y aurait-il plus que des retraités qui la chevaucheront pour aller chercher leur tabac, ou des gosses sur les trottoirs ? L'amiral Camille me disait en 1900 devant un vélo : « Avec la machine à coudre, voici ce qui modifiera le plus les mœurs rurales, l'une pour la mobilité, l'autre pour la coquetterie ». Point si sot !

D'ailleurs moi-même n'ai-je pas pratiqué la bécane ? Je ne connais rien d'aussi pénible comme mode de locomotion quand on emprunte les routes, mais, si l'on se contente des petits chemins ou des sentiers de forêts, cela peut devenir charmant. Seulement, dans ma jeunesse je me suis esquivé sur des « clous » et, dans mon âge mûr, avec la guerre, sur ce qu'un de mes amis appelait justement « une charrue »... Cinq années de vélo pour tout potage après l'avoir abandonné trente-cinq ans, on le sent dans les jarrets ! J'ai cru mourir en revenant d'Evreux où je tentai de sauver le grand-père de Jacques Hébertot, un Jacques Daviel de bronze que les Fritz voulaient envoyer à la fonte. Echec, mais, en revenant à la Barren-Ouche, je fus obligé de me coucher deux heures sur la berme : positivement, je râlais.

J'ai donc, pour ceux qui affrontent ainsi les distances, ce dédain des gens qui n'ont pas réussi... Je me croyais une haine solide pour le Tour et ses excès, doublée d'une pitié, parfois coléreuse, pour les cinglés qui s'y empressent... La seule fois que je faillis le rencontrer date de quatre ans.

Maria-Pia et moi, débonnaires, nous fûmes accueillis au sortir de Lamballe par deux motards, deux énergumènes vociférants et furibards. Nous tombions dedans, dans le Tour, et sans en rien savoir ! Inexpiable sacrilège ! Notre ignorance et notre surprise non jouées, mettaient hors d'eux les préposés à l'ordre. Quel détour pour rejoindre Saint-Broc, moi qui me réjouissais de montrer à ma jeune compagne la route languide qui grimpe les hauteurs briochines.

Et voilà que j'en reviens, du Tour, et que je suis richement content d'avoir vu ça, au moins une fois dans ma vie. Vous pensez bien que cela ne s'est pas fait tout seul ! Il y a trois jours, mes amis de *ARTS* me demandent par téléphone d'y aller pour eux, de le voir pour eux, au passage, certes, et non de le suivre. J'en restai pantois. Non ! S'il y avait, à Chantilly, un steeple sensationnel ; à Carcassonne, encore un tournoi ; même dans le Solent, des régates mondiales, qu'ils m'y emploient. Mais, pour le Tour !... A quoi le subtil André Parinaud me répliqua par cette phrase fameuse et digne de sa célébrité : « C'est justement pour ça ! », phrase qui permet les développements

les plus fantaisistes. Et il ajouta : « Vous détestez la bicyclette, eh bien, détestez-la pour nous ; mais, comme vous êtes honnête homme, allez au moins la voir dans son triomphe. Le Tour passe à soixante kilomètres de chez vous : courez-y et servez chaud ».

J'en reviens et je garde, dans un esprit perplexe, un trouble qui confine au remords. Hélas ! le juste pèche au moins sept fois par jour ! Pour arriver sur place, la chose est difficile, la procession est bien défendue. Mais on ne hurle point, on n'engueule pas. La Normandie jouit sans doute d'une civilisation plus raffinée que ma chère Bretagne. A Saint-Brieuc, il est vrai que j'ai rencontré un officier de police chevronné qui joignait à l'agressivité un jeu d'injures étonnant. Ce jour-là, heureusement, je m'en foutais... Sans cela ! il l'eût senti passer, le sergot !

Il règne ici une joie spéciale et dont peu de gaietés peuvent donner l'équivalent, l'immense peuple de badauds prend tout avec le sourire. Aux courses, public assez nerveux pour mettre le feu aux baraques du mutuel ; et la foule s'attendrit pour voir passer les reines, ce qu'elle préfère avec les Arts

Ménagers. Ici, elle s'ébat, scintille, s'enflamme, et depuis que j'ai vu ça, je ne crois plus mes compatriotes rebelles à l'enthousiasme, à ce feu du Ciel que Prométhée déroba aux Immortels... Cependant, tout à fait à la fin, je retrouvai mes Normands, pas si commodes, et qui sentent plus que tous les autres l'injustice... Passons (pour y revenir) !

Le pays s'était vidé en faveur de la route où ILS devaient passer, malgré ce temps à faire mûrir des bananes. Toutes les bagnoles sorties. J'ai rencontré trois Citroën cinq chevaux, la fameuse petite bagnole en trèfle (et d'ailleurs étonnante !) et une Delaunay-Belleville encore armoriée, avec son capot cylindrique et venant de quelque château disparu pendant la guerre de 1914.

Ayant donc fait provision d'aménité, je me suis glissé dans Pont-l'Évêque.

J'y ai atteint mon ami, le très distingué docteur Bureau qui est chez lui dans sa ville. Avant le spectacle routier, il me présente le fruit de ses efforts, même de ses combats : deux hôtels refaits par les Beaux-Arts, plus parfaits encore que je ne les connus jadis.

La maison de Mlle de Montpensier (dite) et l'hôtel de Brouilly : une façade d'un raffinement presque surhumain et d'une matière qui sait y ajouter sa délicatesse. Des briques peu cuites et de la pierre de Caen qui s'argente.

Mais le Tour sollicite ; les premières voitures de publicité passent et j'ai bien fait de venir en ville car alors elles se déploient. Ingéniosité, goût du vacarme, du grand chahut... Au début, un immense tube de pâte dentifrice sans doute, grand comme une église de village, où sont ménagées les places des conducteurs. Une autre, spirituelle, pour la bière Paillette avec une bouteille de cinq mètres — commun, certes, mais la suite, en dessous : une ribambelle de bocks dans leur casier de livraison, des bouteilles de « demis », au quadruple, mais que l'autre remet à leur échelle ; toute la petite famille, quoi ! Une autre, avec une espèce de star, trop brune pour mon goût, mais Sud-Américaine, au maximum et vers laquelle déferlent des spasmes de désir. Elle fait l'ange et passe hiératique. Entre temps, voitures de toutes les spécialités, d'ailleurs aussi ingénieuses, car si l'on peut à peine les voir arriver on a le temps de

les suivre, et alors le spectacle est à l'arrière, sur une sorte de plate-forme d'autobus qui les termine, où deux hommes, ou deux femmes, peu vêtues font des parades grotesques. Rouge et bleu, couleurs du Tour.

On a des nouvelles radiophoniques des coureurs. Le speaker parle de l'état effrayant de la route dont le goudron se liquéfie. Il y a eu des chutes à cause de sa viscosité. Un Italien s'est cassé la jambe. Moi, j'attends mon Anquetil et point d'autre ; pas un mot et je m'inquiète. Il paraît que, pour la première fois, deux voitures ont eu leur pare-brise éclaté par la chaleur. La plaine de Caen aura été terrible. Je m'en doutais. Un ami qui fut mon hôte dans la tourmente libératoire, m'offre une chaise, mais ne peut me fournir de glace car on a tellement bu frais dans Pont-l'Evêque que les réfrigérateurs n'ont plus le temps de se renouveler.

Toutes sortes de belles bagnoles qui rendent minuscules les autres, par comparaison. Les journaux de sport, même de l'étranger. Une belle voiture de **Ouest-France**. Les Italiens font sensation ; le soleil met en valeur leur

teint de réglisse et leurs foulards incandescents. Même des voitures de grandes banques, de banques plus que sérieuses, de banques sévères. Même une voiture des Assurances générales — parfaitement, nous la vîmes, cher président Bouy ! Quelqu'un à son passage décréta : « Pourraient bien assurer contre l'incendie, à c't'heure !... » Un chat serait tombé grillé des gouttières. De très belles carrosseries, des pneus Kléber, avec des ailes en croupe qui épâtent. S'envoleront-elles ? Et des marques alimentaires qui alignent cinq engins dont trois immenses et deux distribuant. Que j'ai regretté de n'avoir hérité d'un chapeau coquin, ou d'une visière comme tous ces Messieurs-Dames.

Cependant, le clou revient à Cinzano. Cinq énormes motos dont la première arrache un cri à la foule : un géant, oui, un gars de deux mètres qui, sur sa machine lancée à soixante, se tient debout, mais debout sur la selle, les bras ouverts. Devant, il y a bien un guidon surhaussé, mais il le méprise et, tout azur, tout intrépidité, riant de toutes ses dents qu'il a belles, il fonce. Les quatre autres ont du succès, mais le géant a pris le cœur.

On finit par se blaser, mais ce fut d'un effet contestable. C'est plus malin que je ne le pensais. Au début, j'ai regretté cette division et ces intervalles entre les voitures publicitaires. J'imaginai un énorme déferlement continu, capots dans les derrières, une déclaration un peu formidable, à l'américaine... Pas du tout. En y réfléchissant, si l'effet de masse eût été incomparable de puissance, la vraie publicité aurait été diminuée. On n'eût considéré que l'ensemble, quand, avec ces interruptions, chaque voiture reprenait son intérêt. Technicité française, pas si bête !... Un guitariste en pince sur le toit de sa bagnole en chantant dans un haut-parleur quand son instrument se déverse dans un autre porte-voix. Un immense matou blanc qui miaule...

Mais ça suffisait. On consulte l'horaire : ILS sont en retard.

Un autre déferlement mais sans publicité, un groupe de bagnoles et de motards qui soulèvent une poussière lumineuse. Des officielles... ILS approchent... Personne ne reste assis. Les gosses trépignent et, aux balcons, les mémères d'en haut se penchent à tomber sur les pépères d'en bas. Non, pas encore, mais ça ne peut tarder...

En effet, un mince insecte se dessine dans la brume jaune.

— LES VOILA !!!

Et moi-même, empoigné, saisi, rajeuni, bafouillant !... je les vis.

Une vingtaine, à peu près, me dit-on, le peloton de tête et se détachant... Ah, quel cri, quel brame de joie, ANQUETIL ! Le numéro 2, en tête !... Pauvre gosse, déjà maigri et havi, mais souriant à l'ovation frénétique qui le salue ; qui se penche un peu pour juger de son avance... Anquetil, notre Anquetil de Rouen !!! mais je ne vois pas son copain Darrigade... Je distingue le maillot jaune de Privat dans le groupe. Tous me frappent par leur évidente bonne humeur. Ces braves gars rient sans rictus, rient bonnement à cette amitié qu'ils sentent bondir des trottoirs. Je remarque leurs cuisses et leurs bras ; les cuisses, cylindres dont les jambes sont les bielles ; bras crispés... Ferait-on avancer la machine avec les biceps ?... Machines arachnéennes, machines faites en aiguilles à tricoter — c'est le cas de le dire — Je vois des couleurs et des luisances d'alumin, des éclats d'aciers et de chromes. Des rouges, des verts en

nombre. Un pauvre type a dû passer dans une mare de goudron, il a l'échine noire du sacrum à la nuque. Leur mouvement retient par sa régularité. Ils marchent comme asservis à une cadence unique ; un peu comme des troupes qui défilent. Seulement le défilé, il doit être dans les quarante à l'heure !...

Ils sont passés.

VOICI LES AUTRES !

Ils surgissent applaudis quand même... Mais quel nombre ! En tout, ne sont-ils pas près de cent ? Enfin, avec les voitures retardataires, deux braves types qui sont comme propulsés par les vivats : Allez-y les gars ! Mettez - y - en ! V'là les **finés** !». Je m'étonne, mais pense soudain à l'argot de Saint-Cyr, les « fines », ce sont les derniers... Après ou avant, je ne sais plus, des chars de bicyclettes ; où la machine légère triomphe, fulgure, des roues, des cadres, suspendus comme des ex-votos processionnels.

Et puis, c'est fini. Oui, fini : tout le monde se regarde, nous sommes tous devenus fraternels. Maria-Pia se moque gentiment de l'emballement de

son patron, de ses gestes déplacés et sans distinction aucune. On se serre les mains. Ah ! l'enthousiasme collectif est une des bonnes choses de ce monde !... Soudain, un incident, et violent comme une bombe !...

Un vieux brave c... qui rafraîchissait la chaussée en caléfaction avec un arrosoir (sic), a touché de son pipi minuscule la botte d'un motard... Sacrilège ! encore ! L'autre freine à crier, descend, l'invective et s'apprête... Mais un hurlement :

« EN ALGERIE !!! EN ALGERIE !!! »

Il blêmit, tire son calepin, mais dix, vingt, trente hommes bondissent. Le motard est juste sur le pont de la Touques, une baignade le calmera. Il va passer par-dessus. Mon voisin, un costaud à tuer des bœufs avec le poing, lui prépare une ceinture soignée... Et voilà la foule débonnaire ! Mais il faut dire que ces motards sont d'une jactance toute féodale envers le brave peuple des roulants. Que ces fonctionnaires sont trop souvent d'une hauteur démocratique où l'esclave, c'est tout ce qui n'est pas dans la fonction. J'en ai trouvé d'excellents mais rares, au milieu de crétins déchaînés, verbeux,

faisant du délit un crime, et vous emm... de leurs considérations générales : « Fichez-moi une contravention mais fermez-la ! » Ah, celui-ci l'échappa belle, à vingt secondes du bain ! Un bon type de vieux gendarme vint le rappeler à la décence et il s'éclipsa. Il n'était pas lâche. Il verdissait, mais gardait le carnet sur la selle et le crayon entre les doigts.

Et me revoilà tout bête et très gagné. Au fond, ces dévotions, ces ovations, ces obsécrations sont touchantes. Le Tour n'est-il pas le mythe roborant de tant d'honnêtes petits bonshommes qui se croient, se voudraient des « durs ». Ils savent bien qu'ils n'en seront jamais les élus, même les invités, mais ça les travaille honorablement. Qui sait, ce serait au Tour qu'ils pensent quand, contre vent et marée, ils pilent le dur ciment, le nez sur le « caoutchouc » et le derrière plus haut que la nuque ; qu'ils demandent toute sa vitesse à leur bécane, sans exception ni répit. A toutes pompes, et toujours. C'est en évoquant le Tour qu'ils se sont payés ces instruments réduits à l'extrême de la matière, construits en pur-sang et poids postal ou presque. Ils sont bien rares ceux qui ne tentent pas leur

chance et leur entraînement dans les épreuves locales. Ils se mettent en décolleté pour la circonstance ; en maillot, qu'ils sont seuls à porter sur le plancher des vaches avec le corps de ballet. Ce sont les hantés de la pédale, les piqués du guidon, les fanas du boyau... L'idée des grands copains transitant avec la bande les poursuit. Ils l'eussent fait aussi, jadis, leur Tour de France, mais avec le compagnonnage, avec un beau sobriquet. Rémy la Justice ou Landry le Franc, le haut-de-forme en tête et au poing le bourdon d'acajou et d'ivoire. Plus anciennement, ne seraient-ils pas allés au Mont Saint-Michel du Péril, et même à Saint-Jacques de Galice ?

Le culte du sport a remplacé celui des dieux ou des anges. Vous pouvez tout leur demander en son nom ; tous les ascétismes, ils y sont prêts. Ils se refuseront la petite amie, l'alcool et la cigarette pour mériter leur gloire, même si elle ne reste que provinciale : ce sont ou ce seront des CHAMPIONS. Mot devenu magique et qui fait taire toutes les envies sauf la plus noble : celle de le mériter. Les athlètes sont adulés certes, mais les as du vélo jouissent d'une popularité spéciale.

Tout le monde ne peut être footballeur, ni rugbyman, ni pugiliste, mais qui n'est pas, même des plus chétifs apprentis, honorable cycliste ? Comme dans chaque giberne de conscrit dormait un bâton de maréchal, dans toute sacoche triangulaire, il peut y avoir un maillot jaune.

Cette mise sur l'autel du champion sportif ne manque ni de grandeur ni de cran. Ce sont avant tout des purs ! La force et l'habileté sont des avantages qu'on ne peut singer. Le dynamomètre ne trompe, l'étape ne peut égayer. Et c'est une gloire muette, à la différence de celle des leaders de toutes sortes et entre autres des politiques. Pas de bagoût ici, ni de bourrage de crâne. La primauté athlétique est insoupçonnable.

Est-ce que cet engouement presque fou n'est pas d'une valeur humaine supérieure à ces extases frelatées qu'on doit aux pin-up, aux stars, aux poules faisandées ; à cette hystérie qui entre en transe pour les plus insipides des cabots ou les chanteurs de charme ! Je préfère la sueur aérée du Tour à la puanteur obscène des coulisses et des praticables, aux fards rancis.

En bâclant ceci dès mon retour, car il faut faire vite et je perce dans la nuit, je pense que les gars sont arrivés à Rouen. J'imagine cette route que je connais si bien qui leur offre des retraites glauques et fraîches, des auberges délectables et gentilles qu'ils brûleront, Anquetil doit avoir son maillot jaune et suspendre tout Rouen à ses moyeux. Mais demain, ils repartiront. Etape faible ce soir, 134 kilomètres. Et Rouen-Roubaix en compte cent de plus, et en terre moins aimable. Le pays de Caux est bigrement insolé, avec son sous-sol de craie ; la Picardie n'est point drôle. Mais ils ne voient rien, le nez sur la cataphote du précédent. Pauvres bougres ! ils se sentent peut-être portés par la folie qu'ils suscitent. En fait, ils sont en scène, sur un théâtre de quatre mille kilomètres. Ils marchent propulsés par l'haleine de la foule, par son enthousiasme anhélant. Jean Marais me disait que tout disparaît une fois passés les portants et en face du souffleur, même une rage de dents. Peut-être que nous leur sommes nécessaires.

En réalité, ce serait une des seules épreuves essentiellement populaires, où le peuple ferait tout, serait acteur

et spectateur sans qu'il s'y mêle des messieurs quelconques, des prof's ou des gigolos fins du fin. Ici, le peuple est en famille, en parenté directe. Ces hommes qui passent ne sont-ils pas les meilleurs de son meilleur ?

Combien de temps cela durera-t-il encore ? Dix ans, pas plus sans doute, si le Tour veut garder ce qu'on appelle son authenticité ; s'il reste la sublimation des instincts populaires et de leur fidèle machine. La bicyclette a passé la main, peut-on dire, et ils auront le teuf-teuf ; chacun sa mécanique brûlante ; on se balladera niaisement, à pleines fesses. Rien n'est gauche comme cette inertie des jambes avec l'arrondissement du dos. Il faut les énormes pétarades des motards enfoncés dans leurs machines de guerre, pour rendre du ton au déplacement. Hier, on ne pouvait s'empêcher, quel que fût l'éloignement, d'avoir un coup d'œil amical pour le jeunot qui, grim pant la côte, exécutait une sorte de danse de Saint-Guy au-dessus de la selle et du cadre.

En tout cas, le Tour n'est pas encore tombé dans l'indifférence. Les oreilles m'en font mal et les paupières m'en

brûlent de ce tintamarre, de cette effervescence, de ces éclats d'acier et de mica, de ces yeux désorbités et de ces dents sorties...

Il est naturel que le culte augmente avec les dernières virées. La petite reine des grands mâles sera devenue comme le cheval de bois ou à bascule un jouet pour les marmots. Déjà les enfants la réclament et enlèvent tout de suite les roues adjacentes, les stabilisateurs. Dans mes jeunes ans, il fallait trois semaines pour apprendre à monter (A bicyclette et non EN) ; aujourd'hui, une heure y suffit. Les hommes ont acquis avec elle un sens nouveau, celui de l'équilibre en mouvement. Il a fallu prendre des ordonnances pour empêcher de rouler les mains dans les poches. Nous sommes tous devenus des danseurs de corde. Pussions-nous y prendre quelque équilibre encore, mais de l'esprit.

29 juin 1957.



Ce texte a été publié
dans l'hebdomadaire ARTS
du 3 au 9 juillet 1957.
Le dessin de BEN
est paru dans les Nouvelles Littéraires
du 21 juillet 1955.

Cette édition a été réalisée par
PRÉSENCE DE LA VARENDE.
Maître d'œuvre : René Jeanne.
Composition au plomb sur Linotype
de Lino-Paris-Nord à Paris.
Impression typographique sur les presses
de l'imprimerie Pierre Gaudin, à Paris,
avec l'aide de Guy Sepret.
Achevé d'imprimer le 8 juin 1998,
jour de la Saint-Médard.

TOUR DE FRANCE LITTÉRAIRE

